Ami du Clergé du 5 mai 1932

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de la Pentecôte. — L'Eglise persécutée, 257.
Pour la fête de la Sainte Trinité. — Le mystère de la Sainte Trinité en lui-même et dans notre vie, 259.
Sur les Epitres du dimanche. — XXVI. *Dimanche dans l'Octave de l'Ascension* : Quelques qualités surnaturelles, 262. — XXVII. *Pentecôte :* Les dons du Saint Esprit, 264.
Retraite de Communion solennelle. — VI. Le sacrement de Pénitence, 266.
Allocutions pour la Communion solennelle. — I. Avant la communion, 268. — II. Après la communion, 269. — III. Pour la consécration à la Sainte Vierge, 270.
Allocutions de mariage. — III, 271.

POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE

L'ÉGLISE PERSÉCUTÉE

> *A diebus autem... usque nunc, regnum cœlorum vim patitur.*
> Depuis ces jours-là jusqu'à maintenant le royaume de Dieu souffre persécution. (Math., XI, 12).

Mes frères,

Voilà peinte en un trait et racontée en une phrase la longue histoire du royaume de Dieu sur la terre, c'est-à-dire de l'Eglise fondée par le Christ-Jésus. Et celui qui présage par avance les destinées futures de cette société nouvelle est son fondateur lui même, à qui appartient la science de l'avenir, comme celle du présent.

Cette fête de la Pentecôte, où nous célébrons, avec la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, les origines de la société chrétienne, nous rappelle également ses premières persécutions.

Pour la religion chrétienne, la lutte a commencé avec son existence. Son berceau fut un champ de bataille ou mieux encore une prison, et son acte de naissance est un édit de proscription. Suivant la parole sacrée du divin Maître, « depuis lors jusqu'à ce jour, jusqu'à la fin, elle souffre violence, elle doit lutter contre de multiples ennemis. *A diebus autem... usque nunc, vim patitur.* »

Oui, elle a à lutter, et il est bien permis, en cette solennité où tout nous parle des difficiles débuts de l'Eglise et des courageux sentiments des premiers fidèles, de dire quels doivent être nos sentiments et notre attitude à nous, fidèles du XX^{e} siècle, devant cet état permanent de persécution. Je les formulerai ainsi : Faut-il nous en *étonner ?* — Faut-il nous en *désintéresser ?* — Faut-il nous en *effrayer ?* — Et à chacune de ces trois questions, je répondrai : Non !

I. — *Faut-il nous en étonner ?*

L'Eglise du Christ Jésus a toujours à lutter et à souffrir : *usque nunc vim patitur.* Faut-il nous en étonner ?

Je le confesse, humainement parlant, s'il est un spectacle étrange à contempler et déconcertant, c'est bien celui-ci : la vérité opprimée et l'erreur triomphante ; la foi sur les échafauds dans la personne de ses martyrs et l'impiété au pinacle dans la personne des persécuteurs. N'est-ce pas le renversement de toutes nos idées et la violation de toutes les lois morales ? Qui ne serait légitimement scandalisé et ne dirait avec indignation : « Mais que fait donc Dieu en son ciel de gloire ? Est-il donc sourd, au point de ne pas entendre les clameurs de l'impiété contre la religion ? Est-il donc désarmé et impuissant à frapper les ennemis de son œuvre ? A la place de la Providence à laquelle je voudrais croire, n'y aurait-il donc dans cet univers qu'un destin aveugle, fatal, implacable, écrasant sous son talon de fer tout ce qui défend la vérité et la vertu ? »

Non, repoussons ces doutes injurieux à Dieu, malfaisants à l'homme. Entendons ceci, qui est toute l'histoire de la religion chrétienne, à savoir que l'état de persécution est la condition même de son existence et la conséquence nécessaire de la mission qui lui a été confiée et des intérêts supérieurs qu'elle représente. C'est pourquoi, ici-bas, l'Eglise s'appelle Eglise militante. Incarnant en elle les principes éternels de la morale, de la justice, de la vérité, inflexible comme eux, quoi de surprenant qu'elle froisse les égoïsmes humains, qu'elle soulève les passions condamnées par elle et que les mauvais instincts de l'humanité se coalisent contre cette importune législatrice ? Cette guerre que lui font tous les orgueils et tous les vices nous est un indice positif de sa divinité. Si la religion chrétienne n'était qu'une doctrine humaine, elle vivrait en paix avec les passions humaines.

D'ailleurs, pourquoi nous étonner de ces persécutions, comme si elles étaient imprévues et nouvelles ? N'ont elles pas été prédites par le fondateur de l'Eglise lui-même et ne remplissent-elles pas toutes les annales du christianisme ? Jésus-Christ n'a pas laissé ignorer à ses Apôtres que la persécution serait la réponse du monde à leur prédication et la récompense de leur foi.

« Estimez-vous heureux, leur dit-il, lorsque les hommes vous haïront, lorsqu'ils vous expulseront de leurs conseils et de leurs assemblées, lorsqu'ils vous diront des injures et qu'ils proclameront odieux votre nom à cause de moi. »

Après de telles prédictions, une seule chose aurait de quoi nous étonner, ce serait la religion jouissant d'un état de paix perpétuelle. Le jour où, par impossible, les puissances de l'enfer et celles du monde, son allié, venant à désarmer, ne feraient plus la guerre à l'Eglise, je me permettrais de douter d'elle, car elle ne serait plus l'organe du Christ Jésus, à qui l'enfer a juré une haine irréconciliable.

On se fait une singulière illusion quand on s'imagine, dans le passé, la religion se développant dans une ère de tranquillité heureuse, tenant sous sa main bénissante les sociétés docilement

agenouillées. Lisez ses annales, et vous serez édifiés sur cette prétendue paix. Chaque chapitre en est écrit en lettres rouges avec le sang des fidèles. Rêver dans l'avenir un âge d'or où, toutes les barrières qui s'opposent au triomphe de l'Eglise étant tombées, elle jouirait de la plénitude de ses droits incontestés, est une pieuse chimère d'âme candide. La vérité est que l'Eglise aura toujours à lutter. Prenons-en notre parti en esprits clairvoyants et en cœurs valeureux.

Quant à moi, m. f., ces persécutions, bien loin de me scandaliser, avivent ma foi en l'Eglise et enflamment mon enthousiasme pour elle. De même qu'on sent croître dans son cœur, quand on a un cœur, l'amour de la patrie envahie, meurtrie, rançonnée, de même qu'alors on est prêt à tous les sacrifices d'argent ou de sang pour hâter sa délivrance, ainsi les souffrances de l'Eglise, à laquelle je suis fier d'appartenir, me la rendent plus chère. Quand on l'insulte, je sens mon cœur bondir dans ma poitrine, et plus on essaie de la calomnier, plus elle resplendit de beauté à mes yeux. Que voulez-vous ? L'Eglise, c'est ma mère...

M'agenouillant aux pieds de cette opprimée, avec la même piété filiale que je me mettrais à genoux au chevet de ma mère souffrante, je couvre de baisers ses mains enchaînées et je pleure d'attendrissement sur ses épreuves. Puis, saisi d'une colère indignée contre ses ennemis et tous ceux qui la méprisent, j'essaie de lui faire oublier tant d'avanies par les témoignages redoublés de mon attachement et je proteste, au nom de ses douleurs et de ses deuils, qu'elle aura toujours en moi un fils dévoué, un défenseur intrépide et, s'il le faut, un martyr résolu à mourir pour la grandeur de son nom et pour le triomphe de sa liberté.

II. — *Faut-il nous en désintéresser ?*

L'Eglise du Christ Jésus a toujours à lutter et à souffrir : *usque nunc vim patitur*. Faut-il nous en désintéresser ? A cette seconde question, m. f., je réponds encore : Non !

Dans les heures de crise religieuse, il n'est permis à personne de rester neutre ou passif. Les vertus négatives, les pratiques d'une piété tranquille et privée ne suffisent plus. Il y a mieux à faire qu'à se lamenter sur les progrès de l'impiété et sur les souffrances de la religion. Ce que celle-ci attend de ses enfants dévoués, ce ne sont pas des larmes stériles, mais des actes. A nous aussi, comme à ses disciples en remontant au ciel, Notre-Seigneur dit : « Vous serez mes témoins partout et toujours. *Eritis mihi testes.* »

M. f., il faut comprendre notre devoir de catholiques. Sans doute, il ne vous est pas demandé, à chacun d'entre vous, d'être des porte-drapeau, des chefs de file. Vous n'êtes pas tous appelés à marcher de l'avant. Mais tout de même ne soyez pas de ces peureux qui rougissent d'être chrétiens, qui se cachent pour pratiquer leur foi chrétienne, comme si c'était un crime d'aller à l'église, de se confesser et de faire ses Pâques. L'attitude d'un vrai chrétien doit être celle d'un homme loyal et brave, qui n'a rien à déguiser de ses sentiments et jamais à rougir de ses actes. Il évite l'ostentation, les manifestations intempestives ou ridicules, mais la simplicité de ses allures n'a jamais l'air d'une poltronnerie. Il ne pousse jamais la tolérance pour les opinions d'autrui jusqu'à taire et renier les siennes.

Sans doute encore, il ne vous est pas demandé de vous dresser en face des ennemis de l'Eglise pour leur crier leurs torts et leur sottise. C'est là le ministère des Apôtres et de leurs successeurs et ils savent le remplir, soyez-en sûrs, à l'heure opportune. Mais s'il ne faut pas être de ceux qui veulent tout bouleverser et ne parlent que de la manière forte à employer, encore moins faut-il être de ceux qui, par leurs sympathies secrètes ou déclarées, semblent s'allier aux ennemis avérés de la religion.

Sans doute enfin, il ne vous est pas demandé de vous jeter à corps perdu dans la mêlée, vouant et sacrifiant à la cause de Dieu votre fortune, votre position, votre activité, votre vie. Mais il convient de prendre garde d'être de ceux qui, loin d'aider l'Eglise dans ses œuvres, voient presque d'un mauvais œil leur développement et qui s'offusquent de leur multiplicité ou de leur propagande. Encore moins faut-il être de ceux qui désapprouvent et qui blâment tout mouvement nouveau, toute organisation rendue nécessaire par la force des choses, esprits timides et chagrins pour qui la suprême sagesse consiste à rester délibérément stationnaires et à faire les morts dans l'angle d'un sanctuaire.

Ah ! qu'il descende donc à nouveau, cet Esprit de force divine, qui fut donné aux premiers fidèles ! Qu'il vienne, pour réveiller de leur inertie et secouer de leur torpeur tant de croyants paresseux ou trembleurs ! Quand donc, sous son souffle puissant, sortirons-nous de notre égoïsme, du cercle étroit de nos aises et de nos intérêts, pour montrer que notre cœur est capable de dévouement et de zèle pour la cause sainte du christianisme et pour les grandes œuvres de l'Eglise catholique ?

Allons, m. f., comme au lendemain de la Pentecôte, levons-nous, levons-nous tous, jeunes gens au sortir du collège, chrétiens dans les affaires et dans les emplois, femmes dans vos foyers ou dans les salons de votre société, devenons tous les ouvriers infatigables du Temple de Dieu, les soldats de son armée, les apôtres de son Evangile.

Il y va, m. f., de l'avenir de votre foi ; il y va de la gloire de Dieu ; il y va du salut de vos familles. Il y va même de la grandeur de notre patrie. Y a-t-il de plus belles, de plus saintes causes à servir ? Si votre cœur reste froid, pour quoi se passionnera-t-il ?

Je ne connais pour l'âme chrétienne qu'un but digne d'elle ici-bas : c'est de propager la vérité, de faire du bien aux autres âmes, c'est d'étendre toujours plus loin le royaume de Dieu. Le reste n'est qu'agitations vaines, ambitions fragiles,

gloires éphémères, — des visions d'une heure, des mirages emportés par le vent du ciel...

Mais, j'en suis sûr, personne parmi vous ne passera à côté de son devoir, sans le regarder et sans l'accomplir, et Dieu, parmi vous, comptera toujours des défenseurs et des apôtres.

III. — *Faut-il nous en alarmer ?*

L'Eglise du Christ a toujours à lutter et à souffrir : *usque nunc vim patitur*. Faut-il nous en alarmer ? A cette dernière question je réponds toujours : Non !

Non, il ne faut pas prendre peur, il ne faut pas perdre courage. Il faut au contraire garder une confiance imperturbable dans l'avenir de l'Eglise, parce qu'elle est l'œuvre divine du Christ.

Cette confiance, je la fonde sur tout le passé de l'Eglise. Toujours attaquée, souvent même en apparence perdue, l'Eglise est toujours sortie victorieuse de ses luttes et de ses épreuves, triomphant de tous ses ennemis. Ce passé nous garantit l'avenir. Soyons-en persuadés et ne nous mettons jamais trop en peine quand nous voyons l'Eglise, ici ou là, en butte aux persécutions.

Au lendemain même de la Pentecôte, les Apôtres se séparent pour aller, selon le commandement du divin Maître, prêcher l'Evangile jusqu'aux confins du monde. L'Eglise se heurte au paganisme gréco-romain et voit se liguer contre elle toutes les forces de l'erreur. Pendant trois siècles, elle sera en butte aux persécutions les plus sanglantes. Ce sera l'époque des catacombes et des martyrs. Qui l'emporte ? C'est l'Eglise. Elle a vaincu les idoles. Le Christ triomphe... Mais déjà, à l'horizon, se dressent les hordes barbares, qui vont submerger le monde occidental. Bientôt il ne reste plus que ruines de ce qui a été l'empire des Césars, et parmi ces ruines, toujours debout, l'Eglise avec sa hiérarchie et ses institutions. Elle a triomphé de la barbarie comme elle avait triomphé du paganisme, comme elle triomphera des schismes, des hérésies, des bouleversements sociaux, des révolutions. La croix du Christ, étendard de l'Eglise catholique, ne cesse de flotter dans l'azur du ciel de Dieu, tandis que les puissances de la terre sont emportées comme des feuilles mortes au vent d'automne. *Stat crux, dum volvitur orbis.*

Oui, m. f., les persécuteurs de l'Eglise peuvent se réjouir d'un succès passager ; fatalement ils succomberont. Les puissances infernales ne pourront rien contre elle. Nous pouvons dire, nous catholiques, que dans le détail nous sommes souvent battus, mais que dans l'ensemble nous sommes toujours victorieux et que nous ne cessons d'étendre nos conquêtes, qu'à chaque nouvel orage la barque de Pierre semble sur le point de sombrer, mais qu'après la tourmente elle reparaît, sur la mer calmée, plus solide que jamais et poussée en avant par le vent du large.

J'entends dans chaque siècle l'impiété répéter le cri de Voltaire : « Ecrasons l'infâme ! C'en est fait du Christ et de l'Eglise ! C'en est fait de Dieu !... Encore quelques années d'efforts et nous en aurons fini avec les vieilles superstitions du christianisme ! » Mais j'entends aussi le cri de Julien l'Apostat : « Galiléen, tu as vaincu ! »

Et je puis jeter un défi aux persécuteurs de l'Eglise, leur dire encore avec fierté : « Non, vous n'en avez pas fini avec Dieu et avec l'Eglise. Ce qui finit dans la honte et parfois dans la boue et dans le sang, ce sont les nations qui apostasient et qui se détournent de la justice et de la vérité. »

C'est pourquoi, m. f., quelles que soient les épreuves que l'Eglise subisse, jamais je ne désespérerai du lendemain, et ce que j'ai voulu, en vous tenant cet austère langage, c'était faire passer dans vos âmes cette sereine et réconfortante assurance, pour que rien ne vienne diminuer vos courages et vos espoirs chrétiens.

Ne soyons ni des pessimistes ni des découragés. Réagissons contre les abandons de soi auxquels se laissent aller les faibles et les pusillanimes ; ayons foi, comme dans la divine parole du Christ, dans les immortelles destinées de son Eglise.

* *

C'étaient là, m. f., les sentiments des premiers fidèles dans les luttes de la chrétienté naissante, sentiments que leur inspira l'Esprit Saint au jour de la Pentecôte. Tels sont aussi les sentiments que nous lui demanderons de faire naître et grandir en nous. Il est toujours l'Esprit de foi et de force, l'Esprit de sagesse et de vie.

Qu'il remplisse donc nos âmes ! Qu'il nous soutienne au milieu des luttes ! Que rien ne vienne ébranler notre confiance !

Mettons-nous donc à genoux et avec l'Eglise de tous les siècles passés redisons-lui :

— Tenez à distance nos ennemis ! Donnez à notre époque bouleversée de connaître toujours la paix ! Que, dirigés par vous, nous évitions tous les pièges et surmontions toutes les difficultés, pour que nous arrivions sains et saufs à notre bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ

LE MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ EN LUI-MÊME ET DANS NOTRE VIE

Mes frères,

Il y a dans la vie de S. Augustin une légende souvent racontée par les prédicateurs et qui reste un des rares souvenirs des sermons que nous avons entendus quand nous étions enfants.

Cette légende veut que le grand Docteur se soit promené sur la plage, scrutant le mystère de la Sainte Trinité et cherchant à le comprendre. Soudain, il fut distrait de sa méditation par la vue d'un petit enfant qui semblait fort occupé, allant et venant sans arrêt du rivage à la mer, où il puisait l'eau avec une coquille pour la jeter ensuite dans un petit trou creusé dans le sable. Intrigué par ce jeu, qui est pourtant un des grands

plaisirs de la plage pour les petits, S. Augustin interroge l'enfant.

— Que voulez-vous donc faire, mon petit, pour courir ainsi du rivage à la mer et de la mer au rivage ?

— Je veux vider toute la mer dans ce trou, au milieu du sable, repartit l'enfant avec toute l'apparence de l'ingénuité des petits qui ne doutent de rien.

— Mais, mon enfant, c'est chose impossible, ce que vous tentez là.

Et l'enfant de lui répliquer avec à-propos : « Et vous, à votre tour, ne voyez-vous pas qu'il est plus impossible encore de faire entrer l'infini dans le fini, le mystère de la Sainte Trinité dans votre esprit ?

Et là-dessus l'enfant disparut : c'était un ange.

Historique ou légendaire, ce trait nous rappelle au sentiment de nos limites : nous sommes ici en face du mystère, c'est-à-dire « d'une vérité de Dieu que nous devons croire quoique nous ne puissions pas la comprendre. »

Et si nous ne pouvons pas la comprendre, comment pourrions-nous en parler ?

Pourtant la fête que nous célébrons aujourd'hui nous invite à le faire.

C'est que, si nous ne pouvons scruter le mystère lui-même dans ses profondeurs pour en saisir l'évidence, comme nous avons l'évidence de la lumière du jour, notre foi a néanmoins le devoir de s'éclairer sur le contenu de ce mystère de la Sainte Trinité, sur son rang dans la hiérarchie des vérités à croire, sur les obligations religieuses pratiques qui en découlent.

Qu'est-ce donc que le mystère de la Sainte Trinité ? — Quelle place tient-il dans notre foi ? — Quel culte devons-nous lui rendre ?

I. — *Ce qu'est le mystère de la Sainte Trinité*

Au spectacle de la création visible qui nous environne et de l'ordre harmonieux qui y règne, par sa seule raison, l'homme peut conclure et il a toujours conclu, en dehors de l'influence des passions, à l'existence d'un être supérieur, pur esprit, infiniment parfait, éternel, créateur et maître de cet univers, qu'il appelle Dieu ou plus justement le bon Dieu.

Mais si notre esprit aboutit à cette conclusion, à cette conclusion aussi s'arrêtent les renseignements que ses propres lumières peuvent lui fournir sur la nature et la vie intime de cet être suprême, sur la vie de Dieu.

Alors interviennent les révélations de Dieu au monde, surtout les grandes révélations faites par N.-S. Jésus-Christ, non seulement sur les devoirs à pratiquer, mais d'abord sur les vérités à croire, puisque ces vérités sont la règle de la morale.

Au premier rang de ces dernières se place la vérité sur Dieu. Car voici déjà qu'au baptême de Notre-Seigneur, par une sorte de transition entre les figures de l'Ancienne Loi, comme la visite des trois anges à Abraham et les enseignements formels de Notre-Seigneur qui suivront, trois Personnes se manifestent : le Père qui fait entendre sa voix, le Fils qui est baptisé dans le Jourdain, le Saint-Esprit qui descend et plane au-dessus de lui sous la forme d'une colombe.

Puis au cours de ses enseignements aux foules qui viennent l'entendre, le Messie parle séparément des trois Personnes distinctes, égales pourtant en sagesse, en puissance et en majesté : tantôt du Père, tantôt du Fils, tantôt du St-Esprit.

Enfin, un jour, ses révélations sur Dieu se précisent en une formule aussi complète que possible. C'est le jour de l'envoi des Apôtres. Il leur donne la mission « d'instruire toutes les nations et de les baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

Ainsi le Dieu dont notre seule raison découvre l'existence et entrevoit les perfections, les révélations de Notre Seigneur qui parle en connaissance de cause, nous enseignent qu'il existe en trois Personnes distinctes mais égales entre elles : le Père, le Fils et le Saint-Esprit; le Père qui engendre le Fils, le Fils qui est engendré par le Père, le Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils.

C'est le mystère de la Sainte Trinité : mystère, car rien de ce que nous connaissons par ailleurs ne peut nous donner l'évidence de ces trois vérités qui n'en font qu'une : unité de Dieu, distinction des Personnes, égalité des Personnes entre elles.

Notre imagination cherche à nous le rendre plus accessible par des comparaisons tirées du monde matériel que nous connaissons mieux.

C'est ainsi que depuis longtemps on a donné pour symbole de la Trinité le triangle que l'on retrouve souvent comme motif d'ornementation, mais aussi comme figuration parlante dans nos églises, sur les ornements sacrés, dans toutes les illustrations religieuses : le triangle est *un;* il comprend pourtant trois angles *distincts* les uns des autres ; et ces trois angles embrassent néanmoins *égale* surface, toute la surface du triangle, qu'ils possèdent simultanément et intégralement sans la diviser par trois et sans qu'il y en ait trois.

Mais il est bien entendu que ces comparaisons matérielles ne sont que des analogies. Notre imagination peut y trouver une ressemblance approximative. Elle ne peut pas nous en fournir l'équivalent qui donne à notre intelligence l'évidence de l'intime de l'être divin.

La Trinité est un mystère. Notre raison ne peut la comprendre. Mais notre raison y croit parce qu'une intelligence plus haute qu'elle, l'intelligence infinie et infaillible de Dieu, l'a révélée.

II. — *Place de ce mystère dans notre foi*

Bien plus, ce mystère est le premier de tous les mystères.

C'est lui qui distingue le christianisme, c'est-à-dire la religion enseignée par le Christ, de toutes les religions purement humaines. Les philosophes,

les penseurs, les sages qui ont cherché ou qui cherchent une explication du monde, aboutissent, au terme de leurs réflexions, à l'existence, à l'unité, à la perfection de Dieu ; ils ne découvriront jamais au bout de leurs raisonnements la Trinité des Personnes. Ils seront peut-être des monothéistes, des spiritualistes, des hommes religieux, avec leurs seuls raisonnements ils ne seront jamais des chrétiens.

Et si la croyance à la Sainte Trinité distingue ainsi les chrétiens des non-chrétiens, c'est que ce dogme est le dogme fondamental. Si la Sainte Trinité n'est pas, il n'y a pas davantage d'Incarnation ni de Rédemption, puisque l'Incarnation est le mystère du Fils de Dieu fait homme. puisque la Rédemption est le mystère du Fils de Dieu fait homme qui souffre et qui meurt pour notre salut. Ainsi les deux autres principaux mystères : l'Incarnation et la Rédemption, supposent le dogme de la Sainte Trinité.

Aussi, quand, au jour du baptême, le prêtre nous interroge ou du moins interroge notre parrain qui est en ce sacrement notre répondant, sur notre foi, c'est sur la foi en la Trinité qu'il détaille ses demandes :

— Croyez-vous en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ?

— J'y crois.

— Croyez-vous en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur, qui est né et qui a souffert ?

— J'y crois.

— Croyez-vous également au Saint-Esprit ?

— J'y crois.

Mais si des trois principaux mystères qu'il faut croire : la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, la Trinité est le mystère fondamental, il faut bien reconnaître qu'il est aussi pour nous le moins accessible. Nous n'allons au spirituel. à l'invisible que par le concret et le sensible. Et ce dogme de la Sainte Trinité est tellement abstrait !

L'Incarnation, nous la voyons à travers cet enfant charmant qui repose sur la crèche de l'étable ; la Rédemption nous émeut parce qu'elle est là, sous nos yeux, dans l'image éloquente du crucifix ; mais l'invisible Trinité !

Et en fait, quand tant et tant de saints ont été passionnés jusqu'à l'héroïsme de la sainteté pour les mystères de la vie de Notre-Seigneur. seules quelques âmes privilégiées, une sainte Thérèse, un S. Jean de la Croix, une sœur Elisabeth de la Trinité, ont éprouvé pour la Sainte Trinité un tel attrait qu'elles ont été ravies en extase.

Pourtant si nous ne pouvons disserter savamment sur ce dogme mystérieux, ce qui importe assez peu, nous avons néanmoins le moyen de lui rendre notre culte par les pratiques religieuses que l'Eglise nous enseigne et met à notre portée.

III. — *Culte de la Sainte Trinité*

La première de ces pratiques, — et pourrait-il en être autrement devant un tel mystère ? — c'est l'hommage de notre foi.

Cette foi trouve sa formule la plus explicite dans le Symbole des Apôtres : « Je crois en Dieu le Père tout puissant... et en Jésus-Christ son Fils unique... Je crois au Saint-Esprit. »

Mais il en est une autre plus courte, à la portée de tous, d'un usage courant : c'est le signe de la croix : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

Le *Credo*, l'Eglise le chante solennellement dans ses cérémonies ; le signe de la croix, elle le multiplie au cours de ses offices et de la journée du chrétien.

Ils sont comme une reprise au jour le jour de l'acte de foi initial du baptême.

A Lourdes, la nuit venue, quand les milliers de pèlerins ont dessiné le fleuve lumineux de la procession aux flambeaux, aux petits cierges enveloppés de papier à l'image de la Vierge des apparitions, ils se massent lentement sur l'esplanade, devant la basilique du Rosaire. Tout à coup, une immense clameur retentit : c'est le chant du *Credo* qui monte de la foule et déferle comme un bruit de vagues. Et là-haut sur le sommet du Pic du Jer, s'allume la croix monumentale qui domine la vallée ; dans le silence de la nuit, la terre fait monter vers le ciel son plus solennel hommage de foi à la Trinité adorable, par les deux actes réunis de notre croyance au mystère de la Trinité.

Pour témoigner de cette foi et pour l'affermir en nous, dans nos tentations, dans nos épreuves, aux heures solennelles de notre vie, aimons à reprendre du fond du cœur, à refaire avec piété ces signes si simples dans lesquels l'Eglise a enfermé la profession des plus hautes vérités de ses dogmes.

A l'acte de foi de l'esprit, ajoutons en l'honneur de l'auguste Trinité l'acte d'amour de la volonté.

Sans doute, c'est à la Trinité tout entière, aux trois Personnes divines, que nous sommes redevables de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous avons dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel. Néanmoins nous avons coutume d'attribuer plus spécialement à l'une ou à l'autre de ces divines Personnes tel ou tel rôle à notre endroit : au Père, notre création ; au Fils, notre rédemption ; au Saint Esprit, notre sanctification. De toute façon, ce sont toujours des œuvres d'amour pour nous, qui exigent en retour l'amour de nos cœurs.

Aimons donc d'un amour filial le Père qui nous a appelés à l'existence et par là à tous les bonheurs d'ici-bas et de là-haut auxquels elle donne accès : la vie est le premier des dons de Dieu. Aimons d'un amour fraternel le Christ Jésus qui est descendu du ciel pour nous instruire et nous sauver : sans lui, malgré les desseins du Père, nous serions voués au malheur. Aimons d'un amour d'hôte très cher l'Esprit Saint qui habite en nous pour nous sanctifier : à lui de mettre en œuvre pour le salut de nos âmes tout le potentiel de la Rédemption de Notre-Seigneur.

Enfin que cette foi et cet amour se fondent dans

l'adoration très humble des pauvres créatures que nous sommes en face de la Trinité adorable.

Pour exprimer cette adoration, l'Eglise a composé une louange qu'elle répète sans cesse comme un refrain de cantique et que nous savons par cœur : « *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.* Gloire au Père, au Fils et au St-Esprit, comme il était au commencement, maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles ! » Ce bel hommage semble reprendre toutes les adorations passées et à venir, celles des plus grands génies et celles des âmes les plus saintes, et nous les faisons nôtres pour suppléer à l'indigence de notre cantique personnel à la Trinité Sainte. Il y a aussi le *Sanctus* de la messe, trois fois répété en l'honneur des trois Personnes ; il y a encore le *Kyrie, Christe, Kyrie* de nos litanies : toutes formules consacrées par l'Eglise, chargées de l'hommage des générations passées, pleines par conséquent d'un parfum d'encens que ne contiendrait pas nos pauvres prières individuelles.

* *

Connaissez-vous cet épisode des découvertes des Catacombes de S. Calixte ? Bien des années après la mort de sainte Cécile, on trouva dans un *loculus* de ces catacombes, près duquel les pèlerins aiment encore aujourd'hui à venir communier et prier, le corps de la grande martyre des premiers siècles, restée si populaire dans la piété romaine. Et l'on constata qu'elle avait trois doigts de la main droite étendus et un seul de la main gauche. Les historiens rapportent qu'elle avait fait ce double geste avant de mourir, afin d'exprimer sa foi au mystère d'*un* seul Dieu en *trois* Personnes.

Les chrétiens d'aujourd'hui qui déclarent en tête de leurs dernières volontés vouloir mourir dans la foi de leur Mère l'Eglise ne font pas autre chose.

Et bienheureux ceux qui s'endorment ainsi dans la foi au sublime mystère de la Trinité ! Ils méritent de contempler pendant l'éternité dans le face-à-face du ciel la splendeur indicible de leur Dieu, en laquelle ils ont cru ici-bas dans l'ombre de la foi. Ainsi soit-il.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XXVI

Dimanche dans l'Octave de l'Ascension

QUELQUES QUALITÉS SURNATURELLES

Mes frères,

En choisissant Simon pour en faire le chef de son Eglise, Jésus lui conféra tous les dons et toutes les qualités qui devaient le maintenir à la hauteur de sa tâche. Il lui attribua l'infaillibilité dans la doctrine ; il lui donna l'autorité et la force nécessaires à quiconque doit se faire obéir. Mais il semble que l'un des plus précieux avantages dont le Seigneur ait fait bénéficier S. Pierre soit celui d'une douce et paternelle bonté. Autant que sa physionomie se laisse deviner à travers les pages trop rares qu'il nous a laissées, on s'imagine cet Apôtre comme un paisible vieillard qui dirige avec tendresse la tribu de ses arrière-petits-fils. On ne concevrait pas que ce Pape ait jamais pu habiter un Vatican de marbre et d'or, au milieu de gardes-nobles et de cardinaux. On se le représente bien plutôt assis sur le plat-bord de sa barque de pêche, aux rives du lac de Tibériade, et faisant le catéchisme aux laboureurs et aux petits enfants, tout comme Jésus l'avait fait, simplement, avant lui.

N'est-ce pas encore l'impression que nous laisse le fragment de son Epître que vient de réciter le prêtre ? Là, aucun appareil de théologie, aucun étalage d'érudition. Le pasteur se penche sur les âmes commises à ses soins ; sans souci d'art ou de littérature, il leur donne avec simplicité, j'allais presque dire avec bonhomie, les conseils les plus opportuns, ceux qui leur feront le plus de bien. A l'entendre parler de la sorte, comme l'on se sent bien en famille, au sein de la chrétienté !

I

S. Pierre ne nous prêche pas aujourd'hui des vertus extraordinaires, très hautes sans doute, mais rarement praticables. Au contraire, il en préconise qui, au premier coup d'œil, paraissent plutôt humbles et ternes, mais dont la nécessité est continuelle dans le courant d'une vie pieuse. Il nous invite à être prudents et à veiller dans la prière. Serait-ce parce que lui-même, une seule fois, a trop présumé de son courage et s'est endormi, tout près de la grotte de Gethsémani, tandis que son Maître implorait en vain le Seigneur courroucé ? Ne serait-ce pas plutôt parce que l'expérience des âmes éclairées par les illuminations supérieures de l'Esprit-Saint lui a enseigné qu'il faut sans cesse se méfier, parce que l'ennemi rôde toujours autour de nous, guettant le premier instant d'inattention pour sauter sur nous et nous déchirer ainsi que des proies ?

La prudence s'impose toujours et partout. Elle est indispensable lorsque nous nous trouvons avec d'autres hommes, car si nous nous livrons à eux sans contrôle, ces hommes peuvent nous entraîner au mal ; de notre côté, si nous cessons de veiller sur nos paroles et sur nos gestes, ne risquons-nous pas de les scandaliser par l'incorrection de nos propos ou de nos attitudes ? La prudence s'impose même quand nous nous croyons seuls, car notre solitude n'est jamais complète. Elle est toujours peuplée au moins par le démon, qui ne nous abandonne pas une seconde, et qui profite du moindre relâchement, de la moindre inadvertance, pour glisser en nous des pensées perverses, des projets coupables qui germeront en fleurs maudites de péché.

Soyons donc prudents sans intermittence. Mais rappelons-nous que notre vigilance aura beau être active, jamais nous n'arriverons à triompher de nos adversaires subtils et redoutables, si nous ne comptons que sur nous. Nous ne sommes pas de taille à vaincre Lucifer. Pour atteindre au succès,

une alliance nous est indispensable : celle que l'on conclut avec Dieu et qui se scelle dans l'oraison. Veiller et prier : voilà donc le programme qui assurera notre persévérance et garantira notre bonheur futur.

II

Après ces avis qui concernent chacune de ses ouailles en particulier, S. Pierre passe à un ordre d'idées différent. Il nous rappelle la mentalité que nous devons avoir à l'égard de nos frères, mentalité faite de dévouement, de générosité et d'amour. Ce conseil nous est donné, avant tout, dans notre propre intérêt. Car nous sommes tous pécheurs, tous débiteurs de l'Eternel. Or l'un des meilleurs moyens d'acquitter notre dette et d'obtenir miséricorde, est d'exercer la charité « qui couvre la multitude de nos fautes. » Le bien que nous aurons fait à autrui ne sera donc pas perdu : il rejaillira sur nous-mêmes. Plus nous aurons été bons et miséricordieux à l'égard des pauvres malheureux qui avaient besoin de notre assistance, plus aussi le souverain Juge sera indulgent envers nous lorsqu'il s'agira d'apprécier sans appel, avec la gravité de nos crimes, les circonstances qui pourront plaider en notre faveur.

Mais il y aurait un certain égoïsme à ne pratiquer la charité qu'en vue des bénéfices que nous en retirerons tôt ou tard. Ce n'est pas pour nous que nous devons aimer notre prochain ; c'est en lui-même et pour l'amour de Dieu. Ajoutons encore que notre affection ne doit pas demeurer purement théorique et se payer de mots : elle se prouve par les actes. L'Apôtre nous cite un exemple : « Exercez l'hospitalité. » Il y a tant de manières d'être hospitalier ! A côté de l'accueil matériel fait au pauvre ou à l'étranger, à côté de la place qu'on lui ménage à son foyer ou à sa table, il y a une hospitalité plus noble qui consiste à ouvrir, non seulement les portes de sa maison, mais l'intimité de son cœur. Il faut savoir partager la joie de nos frères tout comme il faut prendre part à la peine de ceux qui pleurent au milieu des chagrins, des soucis, des humiliations et des deuils.

Après l'hospitalité du cœur, voici celle de l'intelligence : si la Providence nous a réparti plus de talents ou plus d'instruction qu'à certains autres, gardons-nous d'enfouir jalousement ses bienfaits ainsi que le feraient des avares. Que notre trésor soit ouvert à tous ; que chacun vienne y puiser, ce qui ne nous appauvrira pas, un bon conseil, un encouragement, une direction. Voici l'hospitalité du pouvoir ou de l'influence : mettons notre autorité morale au service des abandonnés et des faibles, à qui un mot de nous, quelquefois, peut faire obtenir tant de faveurs. Voici encore l'hospitalité de la piété : prions souvent, prions ardemment pour nos frères, afin que le Seigneur les absolve et les conduise dans ses voies jusqu'au ciel.

On n'en finirait pas d'énumérer tous les moyens qui sont à notre portée pour rendre service à nos semblables. Il n'y a qu'à savoir les choisir, selon les personnes, les circonstances et l'ardeur de notre bonne volonté. Mais l'essentiel est de les animer par une intention vraiment généreuse et par un cœur ouvert. Accorder un bienfait en grondant, en l'assaisonnant de reproches, ou en laissant trop apercevoir ce qu'il nous en coûte de le rendre, ce n'est remplir qu'imparfaitement la suave obligation de la charité. Faisons en sorte que celui qui se voit contraint de solliciter quelque chose de nous, n'ait pas l'humiliante impression de son infériorité. Donnons-lui ce que nous pourrons, suivant nos capacités et nos ressources ; mais souvenons-nous qu'il y a toujours une richesse dont nous pouvons disposer en sa faveur : celle des mots qui relèvent, de la bienveillance qui réconforte. Compatissons à toutes les infortunes. Cela ne nous coûtera rien de plus, et cela cependant répandra de la joie autour de nous, tout en nous rendant nous-mêmes heureux.

III

Une des formes les plus sublimes de la charité, c'est de se vouer au salut des âmes. Si la simple aumône matérielle, qui ne soulage que le corps, est déjà bénie par l'Eternel, à combien plus forte raison ne sera pas encouragé ce zèle qui arrache des êtres à l'erreur et à l'enfer pour leur révéler les bontés divines et les jeter dans cet océan de délices qui se nomme l'amour de Dieu !

Il est bien certain que, sous sa formalité la plus éminente, l'apostolat ne peut être le fait de tout le monde. Il est réservé principalement aux âmes d'élite que le Seigneur s'est lui-même choisies, qu'une éducation sainte a perfectionnées en vue de leur mission rédemptrice et que des grâces spéciales d'état dirigent et corroborent dans l'accomplissement de leur fonction. Mais il n'est défendu à personne de seconder le prêtre dans son ministère ; bien au contraire, c'est recommandé à tous. A une condition toutefois : qu'on ne cherche pas à empiéter sur son magistère. Il est évident que ce n'est pas à tous ses fidèles que le Christ a dit : « Allez, enseignez les nations » et « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux. » Dans l'intérêt même de la communauté chrétienne, cette charge et ce pouvoir sont exclusivement réservés aux représentants que le Christ a choisis et à qui il a délégué une parcelle, plus ou moins grande, de sa suprême autorité. Mais ni le prêtre ni l'évêque ne songent à s'offusquer lorsqu'un laïc pieux et dévoué vient leur offrir son concours. Tout au contraire, ils en sont profondément heureux, parce que leur action sera ainsi développée et que le vaillant chrétien qui se met à leurs ordres fera, à sa façon, du bien à ses semblables, tout en se sanctifiant mieux lui-même.

Il appartient à chacun de répandre la vérité de l'Eglise, de la défendre quand elle est attaquée, de la faire pénétrer dans les milieux hostiles où le clergé n'a pas accès. Cette action catholique que le Souverain Pontife actuel recommande avec tant d'insistance, peut être féconde en fruits de salut. On ne saurait trop l'organiser. Et voilà vingt siècles déjà, le premier Pape l'indiquait

lorsqu'il prononçait les mots que vous venez d'entendre tout à l'heure : « Si quelqu'un parle, que ce soit selon les oracles de Dieu. »

Tel est, en effet, le principe qui régit tout apostolat. Ce que nous devons enseigner aux hommes, ce ne sont pas nos théories personnelles, mais uniquement les réalités que le Christ a apportées à l'univers. Gardons-nous d'altérer la doctrine divine en y mêlant nos conceptions, toujours erronées ou fantaisistes. La vérité est une, comme Dieu lui-même. Nous ne la tirons pas de notre propre fonds ; car notre frêle intelligence est essentiellement inapte à découvrir de pareilles sublimités et d'aussi incommensurables mystères. Nous la recueillons, à force d'études profondes et loyales, dans les Livres sacrés où le Seigneur la déposa afin que nous puissions la mettre à profit.

Si toute vérité est absolument respectable, même lorsqu'il ne s'agit que de vulgaires faits terrestres, à plus forte raison devons-nous tenir comme inviolable la vérité surnaturelle qui concerne l'Etre divin et nos rapports avec lui. Mais, pour vénérable qu'elle soit, cette doctrine n'en est pas moins indispensable à toute âme humaine pour atteindre au bonheur sans fin. Il nous faut donc l'étudier pour nous-mêmes, afin d'y conformer la conduite que nous tiendrons sans défaillance ; il faut aussi la diffuser, partout où cela nous sera possible, afin que d'autres âmes, à côté de nous et par nous, participent à ses bienfaits. Le Seigneur nous convoque tous, pasteurs et fidèles, à lui procurer une gloire plus rayonnante et à guider vers la vie éternelle ceux qui ont mis leur confiance en nous. Ne restons pas sourds à l'appel de Dieu qui fécondera nos efforts.

XXVII

Dimanche de la Pentecôte

LES DONS DU SAINT-ESPRIT

Mes frères,

Depuis le soir où, dans l'oliveraie de Gethsémani, ils s'étaient enfuis en voyant les soldats s'approcher de leur Maître, les Apôtres vivaient dans la solitude et le silence. Quelles pensées ou quelles craintes les agitaient, au cours de la Passion et pendant les sombres heures qui suivirent, en attendant que Jésus ressuscitât ? Craignaient-ils que la haine du peuple en folie ne rejaillît sur eux, qui avaient été les complices de ses œuvres ? Espéraient-ils le retour du Seigneur pour marcher de nouveau à sa suite ? Aucun document authentique ne nous permet de nous faire une opinion là-dessus.

Avant l'Ascension, ils avaient repris leur métier de pêcheurs, sans avoir pour cela renoncé aux espérances terrestres que le règne messianique signifiait pour les Juifs. Une fois Jésus remonté au ciel, ils s'étaient réunis au Cénacle. Au matin de la Pentecôte, solennité particulièrement chère aux Juifs, ils se trouvaient dans cette salle. Ils y étaient pour attendre la réalisation de la promesse que Notre-Seigneur leur avait faite lorsqu'il leur avait annoncé, pour les consoler de son prochain départ, qu'il leur enverrait le Paraclet, l'Esprit de force et de lumière, qui serait leur réconfort et leur espérance. Soudain un vent impétueux fit chanceler sur ses assises la maison, qui se trouva comme enveloppée dans le tourbillon d'un souffle surnaturel. Puis apparurent des flammes qui, descendues du ciel, vinrent se reposer sur la tête de chacun des assistants.

I

Ce prodige était en même temps un symbole. Et de fait, l'Esprit-Saint envahit ces âmes jusqu'alors timorées et ignorantes ; il les inonda d'un fleuve torrentueux d'illuminations et de courage. En moins d'un instant, il les bouleversa, il les transfigura. Il leur enseigna les vérités les plus mystérieuses et les dogmes les plus sublimes ; il les arracha aux faiblesses de leur passé, afin de les confirmer irrévocablement dans la vertu et de leur conférer le privilège de l'inerrance. Il les anima d'une ardeur dont ils ne se seraient jamais crus capables, pour la cause de Jésus-Christ.

Désormais instruits et vaillants, revêtus d'une autorité divine et poussés par la volonté irrésistible du Très-Haut, les Apôtres se précipitent hors de leur retraite. Ils courent sur la place publique, où grouille déjà une foule cosmopolite dans l'attente des solennités du jour. Sans effroi, sans hésitation, ils interpellent la multitude. Ils proclament la divinité de Celui que le peuple, quelques jours plus tôt, traînait avec rage au supplice. Ils ne se contentent pas d'affirmer ; ils expliquent et ils démontrent.

Au premier abord, sans doute, les gens qui se croient avisés ou ceux que le scepticisme de l'époque a blasés sur toutes les manifestations miraculeuses, ont souri en haussant les épaules : ils ont cru avoir affaire à des hommes qui, la nuit précédente, se sont trop attardés à une orgie. Mais voilà qu'un nouveau miracle vient imposer l'attention émerveillée. Non seulement ces orateurs sans science disent des choses d'une clarté, d'une profondeur, d'une sagesse inouïe ; mais encore leur parole possède cet inconcevable pouvoir d'être perçue et comprise dans les langues les plus variées, dans les dialectes les moins connus. Les mots qui sortent de leurs lèvres sont peut-être araméens ou hébreux. Mais ils se modifient en frappant les oreilles de chaque auditeur ; si bien que, simultanément, les israélites et les romains, les grecs et les orientaux, les phéniciens, les crétois et les arabes, tous comprennent la vérité qui éclate ; tous restent stupéfaits devant cette attestation que le Tout Puissant accorde à ses témoins afin de les accréditer auprès de l'univers entier.

II

La merveille de la Pentecôte a marqué le début de l'évangélisation du monde. Une fois que le Paraclet se fut, en quelque sorte, emparé d'eux,

les Apôtres ne s'arrêtèrent plus dans la tâche sainte qu'ils avaient entreprise. Avec cette audace sereine que donne une invincible confiance en Dieu, ces douze pauvres pêcheurs se partagèrent la terre. Et chacun bientôt s'en alla de son côté à la conquête des royaumes qui lui avaient été octroyés. Humainement, l'entreprise était insensée : vous connaissez pourtant sa réussite incomparable. Tandis que Pierre établissait son trône à Rome, à la place même où avaient siégé les plus puissants empereurs de l'univers antique, ses frères évangélisaient la Grèce et l'Asie Mineure, les Gaules et l'Espagne, l'Afrique et l'Orient, tous les pays connus de leur temps. Leur œuvre, depuis vingt siècles, n'a fait que se consolider et s'accroître, si bien qu'il n'y a pour ainsi dire plus aucune région, fût-elle la plus sauvage et la plus reculée, où ne se dévouent des missionnaires et où ne flotte l'étendard de la croix. Qui donc a assuré un pareil triomphe ? L'assistance du St-Esprit.

Mais ce serait une erreur de croire que les douze Apôtres ont été les seuls à bénéficier de l'appui divin que leur apporta la troisième personne de la Trinité sainte. Non seulement son action se fait encore et se fera toujours sentir dans le gouvernement de l'Eglise, mais il n'est pas un seul fidèle qui n'en éprouve les effets. Sans doute, l'Esprit-Saint ne descend point en chacun de nous d'une façon aussi sensible et ne nous apporte pas tous les charismes nécessités, jadis, pour la fondation de l'Eglise. Il n'en est pas moins vrai qu'il vient en chacune de nos âmes pour y déposer des trésors sacrés que l'on appelle ses dons, et qui nous orientent vers le salut.

Il nous offre d'abord la *sagesse,* c'est-à-dire le sens spirituel qui nous met à même d'apprécier les événements et les hommes, non point d'après le point de vue trompeur des apparences terrestres, mais selon la pensée de Dieu. Il nous donne ensuite l'*intelligence,* qui nous fait comprendre les vérités divines, les dogmes sans lesquels on ne saurait être sauvé, et nous donne sur les mystères eux-mêmes des clartés qui, quoique voilées, nous indiquent leur vérité incontestable. L'intelligence se complète par la *science,* non point que Dieu se préoccupe d'étendre le champ de nos connaissances humaines, si souvent d'ailleurs inutiles ou erronées, mais parce qu'il nous aide à apprendre tout ce qui nous est nécessaire pour pratiquer sa loi et mériter le ciel.

Vient ensuite le don de *conseil,* qui se réfère à la prudence. Il ne suffit pas, en effet, de savoir théoriquement les doctrines surnaturellement révélées : il faut en discerner les conséquences pratiques, souvent variables suivant les circonstances, et, en présence d'un cas difficile, il faut savoir quelle décision sera la meilleure aux yeux de Dieu. La *piété,* le don le plus doux peut-être, nous rapproche amoureusement du Seigneur, élève notre âme vers lui, nous facilite l'obtention des grâces, nous purifie et nous console, nous achemine vers une sanctification toujours plus éclatante. Elle s'appuie sur la *force,* qui nous fournit les armes indispensables pour vaincre l'enfer et nos propres passions, pour faire triompher les droits du Tout-Puissant, pour persévérer jusqu'au dernier soupir dans une fidélité que rien n'ébranlera. Enfin, pour couronner ce magnifique ensemble, le don suprême de *crainte de Dieu* nous maintient, à l'égard de notre Créateur, dans l'état de sujétion et de respect qui convient à notre infériorité par rapport à lui. Cette crainte, d'ailleurs, n'a rien de servile et se concilie facilement avec les élans de l'amour.

III

C'est tout cela que le Saint-Esprit réserve à quiconque veut accepter de le recevoir dans le sacrement de confirmation. Le signe sensible tracé par l'évêque sur le front des adolescents et le rite symbolique de l'imposition des mains apportent une foule de grâces aux âmes qui en bénéficient. La confirmation complète le baptême et perfectionne notre divine adoption. Jusque-là, en effet, Dieu ne nous considérait que comme des enfants. Sans doute, — et c'était déjà beaucoup, — il nous avait adoptés, lavés de l'originelle souillure, destinés au bonheur du Paradis. Mais une certaine catégorie de grâces, celles, précisément, qui relèvent du Saint-Esprit, nous étaient encore refusées. C'est la confirmation qui nous les livre et nous constitue ainsi dans l'état de parfaits chrétiens.

Parfaits chrétiens ! Pesez bien la grandeur de ce titre. Cela indique que rien ne doit subsister en nous des tares initiales ni des appétits dépravés. L'âme, rénovée par les dons spirituels, n'appartient plus désormais au monde : elle se meut dans une atmosphère surnaturelle, elle ne doit agir qu'en vue du ciel. Mais toute prérogative a sa contre-partie. Le parfait chrétien a plus d'obligations que le simple baptisé. Il n'est plus seulement l'enfant, il est devenu le soldat de Dieu.

Le voici donc engagé dans la longue et rude bataille qui met aux prises Satan et l'Eternel et qui ne s'achèvera qu'au dernier jour du monde par la victoire du Très-Haut. Nul n'a le droit de se retirer paisiblement sous sa tente, pendant que ses camarades combattent pour la cause sainte. Il y aurait de la lâcheté et une véritable désertion à se désintéresser de la foi, à contempler avec indifférence les péripéties de la lutte.

Il est, certes, bien entendu que, d'une façon générale, le bon Dieu ne demande pas à tout le monde de consacrer exclusivement son activité à la propagation des idées religieuses, à la défense de ses droits imprescriptibles : c'est là le lot plus spécial des prêtres et des autres personnes consacrées au Seigneur. Les fidèles ordinaires ont leur famille à nourrir et à élever, leurs affaires à diriger : il est donc juste qu'une partie de leur temps leur soit laissée afin de vaquer aux besognes indispensables. Mais il leur reste néanmoins assez de loisirs pour contribuer, de mille manières, à l'avènement du Christ sur la terre. Par leurs offrandes qui feront vivre le clergé et les missionnaires, par le concours de leur influence, de leur

parole, de leur talent, par l'exemple qu'ils donneront à leur entourage, par leur participation effective aux organisations salutaires, ils peuvent et doivent collaborer à une diffusion toujours plus large du bien.

N'oublions pas que nous serons jugés sur l'emploi que nous aurons fait des faveurs saintes mises à notre disposition. A celui qui aura plus reçu il sera demandé davantage. Ne laissons donc pas inactifs les dons que le Saint-Esprit a daigné déposer au fond de notre cœur. Cultivons-les, développons-les par un exercice constant qui les fera fructifier pour la gloire du Tout-Puissant.

Peut-être un rapide retour sur nous-mêmes nous révélerait — à notre honte — que jusqu'aujourd'hui nous avons mal su utiliser les privilèges dont le Seigneur nous a comblés. Que cette pénible constatation ne nous décourage sous aucun prétexte. Qu'elle nous incite, au contraire, à prendre des dispositions plus énergiques. Dévouons-nous, le plus que nous pourrons, à l'accomplissement des œuvres bénies. Et, même lorsque nous serons occupés aux tâches les plus humbles de la vie quotidienne, souvenons-nous que nous pouvons les surnaturaliser en les acceptant pour l'amour de Dieu et en les remplissant au nom du Père, du Fils et du St-Esprit.

RETRAITE DE COMMUNION SOLENNELLE

VI

LE SACREMENT DE PÉNITENCE

Mes chers enfants,

Au lendemain de la Résurrection, les Apôtres étaient réunis dans une maison de Jérusalem, peut-être celle qui avait été mise à la disposition de Jésus pour la Pâque et l'institution de la Sainte Eucharistie. Les portes étaient soigneusement fermées par crainte des Juifs. Tout à coup Jésus apparaît au milieu d'eux et leur dit : « La paix soit avec vous. » Puis il leur montre les cicatrices de ses mains et de son côté. A cette vue, les Apôtres ne pouvaient pas ne pas le reconnaître. Alors il leur répète son souhait : « La paix soit avec vous, » puis il ajoute : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Le sacrement de Pénitence était institué. Les Apôtres ont transmis ce même pouvoir à leurs successeurs et, par de nombreux intermédiaires, ce pouvoir est parvenu jusqu'aux prêtres d'aujourd'hui, qui remettent et retiennent les péchés au nom de Jésus-Christ. Je vous ai déjà dit pourquoi vous deviez recourir souvent au sacrement de Pénitence. C'est de lui que je vais vous parler. Pour recevoir ce sacrement, il faut : 1° des dispositions : la contrition et le ferme propos ; — 2° un acte : l'accusation. — Après la réception du sacrement, le pénitent doit offrir à Dieu une satisfaction ou, comme nous disons couramment, faire une pénitence.

I

La contrition, vous l'avez appris au catéchisme, est la douleur et la détestation du péché commis. Il est tout naturel de détester ce qui est laid et ce qui a fait du mal à nous-mêmes ou à d'autres. Or le péché est la plus hideuse des souillures, puisqu'elle transforme notre âme très pure et très belle, créée à l'image de Dieu, en un être semblable à un ramassis d'immondices. Notre-Seigneur disait à une sainte que, quand de malheureuses âmes souillées par le péché mortel venaient le recevoir, il éprouvait plus de dégoût qu'on n'en éprouverait dans une sentine infecte. Le péché a fait du mal à Notre-Seigneur, puisque c'est à cause de lui que Jésus a subi tous les tourments que nous savons et qu'il est mort sur la croix. Il est donc bien naturel de détester le péché, c'est-à-dire de regretter de l'avoir commis et d'éprouver une vraie douleur à cette pensée que c'est nous, tant aimés par Jésus, qui avons ainsi répondu à son amour en décidant et en provoquant sa mort.

Vous comprenez d'ailleurs que Dieu ne puisse pardonner le péché qu'à la condition que le pécheur le regrette. Toutes les autres bonnes œuvres sont impuissantes à obtenir le pardon tant que la contrition manque. On vous a déjà raconté une histoire qui a été imaginée par nos ancêtres du moyen âge pour donner une idée de la puissance et de la nécessité de la contrition : c'est l'histoire du « chevalier au barisel ». Ce chevalier avait comploté la mort du roi. Celui-ci voulut bien lui pardonner, à condition qu'il remplît un petit baril qu'il lui fit remettre. Rien ne semblait plus facile. Le chevalier plongea donc le baril dans une source, mais à sa grande surprise il constata après l'avoir retiré qu'il n'était pas resté une seule goutte d'eau à l'intérieur. Il renouvela sa tentative, mais toujours avec le même insuccès. Pensant mieux réussir ailleurs, il changea de pays et partit bien loin, mais le petit tonneau ne se remplissait toujours pas. Ainsi se passèrent des semaines, des mois et des années. Enfin, un jour, le chevalier en vint à réfléchir sur la grandeur de sa faute qui devait être considérable, puisqu'en expiation le roi lui avait donné à accomplir un acte si difficile. Ces réflexions amenèrent une larme dans ses yeux ; cette larme tomba dans le barisel et, dès que le chevalier plongea celui-ci dans l'eau, il se remplit à l'instant. Le regret était la condition nécessaire au pardon.

Faut-il ajouter que la contrition ne peut être réelle que si elle s'accompagne du ferme propos, c'est-à-dire de la volonté de ne plus commettre le péché ? Comment pourrait-on détester et regretter un péché si l'on était prêt à le commettre de nouveau ? Comment pourrait-on prendre au sérieux un homme qui tiendrait des propos de ce genre : « Je regrette sincèrement d'avoir volé, mais je recommencerai à la première occasion » ?

La contrition peut être parfaite ou imparfaite. La contrition parfaite est celle qui regrette le péché par amour pour le bon Dieu, parce que le péché a outragé Dieu digne de tout respect et de

tout amour et parce qu'il a fait souffrir et mourir Notre-Seigneur. La contrition parfaite accompagnée du désir sincère de confesser ses péchés mortels purifie l'âme et la réconcilie avec Dieu, même avant la confession.

La contrition imparfaite, elle, ne produit pas ce résultat toute seule ; elle suffit, mais à condition de se confesser et de recevoir l'absolution. Quels sont donc ses motifs ? La crainte de l'enfer, la laideur du péché. Il est nécessaire, d'ailleurs, qu'elle soit accompagnée d'un commencement d'amour de Dieu, c'est-à-dire d'une tendance affectueuse du cœur vers Dieu.

Pratiquement, nous produirons dans notre cœur, avant d'aller nous confesser, des sentiments de contrition parfaite. Pour une âme qui comprend l'amour de Dieu, c'est très facile. Ce sont ces sentiments qui sont exprimés par l'acte de contrition, que vous récitez dans vos prières du matin et du soir. Si, d'autre part, vous avez conscience d'être en état de péché mortel et que vous ne puissiez pas aller vous confesser immédiatement, faites bien vite un bon acte de contrition parfaite, pour obtenir dès ce moment votre pardon. L'acte de contrition récité dans les prières du matin et du soir avec sincérité, en le faisant porter sur toute la vie passée, est un excellent moyen de se ménager deux fois par jour le pardon du bon Dieu.

Je viens de dire : « récité avec sincérité. » C'est qu'en effet la contrition et le ferme propos ne doivent pas être seulement sur les lèvres, mais dans le cœur. C'est le cœur qui a péché, c'est le cœur qui doit se repentir. Que diriez-vous d'un enfant qui, pour demander pardon à ses parents, viendrait leur réciter une formule de regrets dont il ne penserait pas le premier mot ? Vous diriez, dans votre langage : « C'est un farceur. » Cet enfant pourrait peut-être tromper ses parents, mais on ne trompe pas le bon Dieu. Veillons donc bien, chaque fois que nous récitons l'acte de contrition, surtout pour nous préparer à l'absolution, de n'exprimer que des sentiments qui existent réellement dans notre cœur. Autrement l'absolution ne nous pardonnerait pas nos péchés : nous aurions trompé notre confesseur, mais non le bon Dieu.

La contrition doit être universelle, c'est-à-dire comprendre tous les péchés commis, au moins tous les péchés mortels. S. Sébastien fut appelé un jour auprès d'un gouverneur romain gravement malade. Celui-ci lui offrit la moitié de sa fortune s'il consentait à le guérir. — « Gardez votre fortune, répondit S. Sébastien ; je n'en ai que faire : mais je vous guérirai, si vous brisez toutes vos idoles. » Le gouverneur y consentit. Il garda cependant une idole d'or à laquelle il tenait spécialement. Etonné de ne pas guérir selon la promesse de Sébastien, il le fit appeler pour s'en plaindre. Celui-ci lui répondit : « Avec Dieu, c'est tout ou rien. » Ainsi en est-il de la contrition : c'est tout ou rien. Comment pourrait-on prétendre retrouver la grâce et l'amitié de Dieu en restant attaché à un seul péché grave incompatible avec cette amitié ? Nous ferons porter notre contrition même sur nos péchés véniels, parce que ceux-ci ne peuvent être remis sans contrition, parce qu'il est parfois difficile de distinguer entre le péché mortel et le péché véniel et parce qu'une âme généreuse ne marchande pas avec le bon Dieu.

Comment faut-il détester nos péchés ? Comme les plus grands de tous les maux ; par conséquent nous devons être plus fâchés de l'offense que nous avons infligée à Dieu que de tous les maux qui peuvent nous arriver, et être prêts à subir n'importe quoi plutôt que d'offenser Dieu. C'est la contrition souveraine. Est-ce à dire que notre regret se manifestera nécessairement par des sanglots et des larmes ? Non, car c'est dans le cœur, je veux dire dans l'âme, qu'est la contrition véritable, et non dans nos yeux et dans nos nerfs.

Il est évident que pour regretter nos péchés et pour les accuser, il faut les connaître. Nous préparerons donc notre confession par un sérieux examen de conscience. Si nous oublions un péché grave par notre faute, notre confession est sacrilège et ne peut nous apporter le pardon et la paix, mais elle ajoute une faute de plus à celles que nous avions déjà sur la conscience. Vous ferez donc avec attention votre examen de conscience, mes enfants, en suivant la méthode qui vous a été indiquée, c'est-à-dire en passant en revue les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise et les péchés capitaux. Puis vous vous exciterez à la contrition et au ferme propos et alors vous serez prêts à entrer au confessionnal.

II

Vous voici aux pieds du prêtre pour accuser vos péchés. Votre accusation sera sincère, c'est-à-dire que vous accuserez tous les péchés graves dont vous vous souvenez et qui n'ont pas encore été pardonnés par l'absolution, en ajoutant le nombre de fois et les circonstances importantes pour chaque péché grave. Ces circonstances dont je parle sont celles qui ajoutent un second péché au premier. Ainsi voler est un péché ; mais, si vous aviez volé dans une église un objet appartenant à cette église, il y aurait en plus du péché de vol un second péché de sacrilège qui doit, lui aussi, être accusé.

Je n'ai parlé que des péchés graves ou mortels, parce que ce sont les seuls que nous soyons obligés d'accuser ; mais pratiquement nous y ajouterons les péchés moins graves ou véniels pour les raisons que je vous indiquais à propos de la contrition : d'abord pour éviter de prendre pour véniel un péché qui est mortel et aussi pour obtenir le pardon de ces péchés véniels par l'absolution.

Mes enfants, le démon inspire quelquefois à de pauvres enfants l'idée de cacher un péché grave à leur confesseur parce que ce péché est honteux. Ne cédez jamais à cette tentation : ce serait commettre un sacrilège. Le confesseur représente le bon Dieu auprès de vous ; il vous accueillera donc toujours avec bonté ; vous êtes d'ailleurs libres de choisir celui qui vous convient. Vous savez que le

confesseur ne vous parlera jamais de vos péchés en dehors de la confession, qu'il n'en parlera à personne et qu'il ne se servira jamais de ce qu'il sait par la confession pour agir contre vous ou contre qui que ce soit. Mes chers enfants, si vous voulez jouir d'une paix parfaite au sortir du confessionnal, soyez toujours sincères dans vos confessions. Le prêtre qui vous entendra ne pourra qu'être édifié par votre bonne volonté et vous en estimera davantage. Agir autrement, ce serait faire le jeu du diable, risquer des communions sacrilèges et la perte de votre âme, car celui qui s'est engagé dans cette voie éprouve de plus en plus de honte et de crainte et risque bien de ne jamais oser avouer ses sacrilèges.

Il peut arriver que, malgré votre bonne volonté, vous oubliiez un péché en confession. N'en soyez pas troublés. Vous avez agi consciencieusement, le péché oublié par mégarde est pardonné avec les autres. Donc inutile d'aller retrouver votre confesseur, comme on voit parfois certains enfants le faire au moment où va commencer la messe de communion. Il suffira d'accuser ce péché, comme oublié, à votre prochaine confession.

Avant de vous donner l'absolution, le confesseur vous adressera quelques avis. Ces avis vous seront donnés pour le bien de votre âme et au nom du bon Dieu. Ecoutez-les donc avec grande attention et grand respect et surtout avec l'intention d'en tenir grand compte à l'avenir. On vous signalera, par exemple, une occasion de péché à éviter, un moyen à employer pour ne plus retomber, une pratique pieuse qu'il serait bon d'adopter. Ces avis sont très précieux, car ils sont comme le traitement ou l'ordonnance du médecin qui veut vous aider à guérir de vos maladies spirituelles.

III

Après la confession et une fois l'absolution reçue, il reste un acte à accomplir, c'est la satisfaction ou pénitence. Faites-la comme le confesseur vous l'a indiquée. Le pénitent ne peut pas changer en une autre la pénitence qui lui a été donnée. Si le confesseur a précisé une manière spéciale de l'accomplir, par exemple à genoux, conformez-vous à cette prescription. Ne tardez pas non plus à la faire, de peur de l'oublier. Cependant si elle n'a pu être faite, pour une raison ou pour une autre, avant votre communion, n'en soyez pas troublés : cela n'est pas nécessaire.

* *

On demandait un jour à un religieux qui était sur le point de mourir, s'il était parfaitement tranquille sur l'état de sa conscience. Il répondit : « Oui, car j'ai fait chacune de mes confessions comme si elle devait être la dernière de ma vie. » Voilà, mes chers enfants, le secret de la paix intérieure. Si vous pouviez entendre le témoignage des convertis, ils vous diraient tous la joie qu'ils ont trouvée dans la confession qui les a délivrés du poids de leurs fautes. D'avance ils s'en faisaient une montagne; après, cela leur semblait extrêmement simple, facile. Et surtout quel calme et quelle paix dans leur âme jadis si troublée par les remords ! Cette joie, mes enfants, ce sera celle de toutes nos confessions. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS POUR LA COMMUNION SOLENNELLE

I

Avant la Communion

Mes chers enfants,

Dans quelques minutes, le prêtre déposera sur votre langue et vous recevrez dans votre cœur bien pur le bon Jésus qui aimait tant se voir entouré par les petits enfants, quand il vivait sur la terre, comme l'un de vous.

Oh ! je le sais, ce n'est pas la première fois que vous goûtez ce bonheur de la communion et vous avez appris déjà avec quelles dispositions il faut vous approcher de votre Dieu.

Mais la communion de ce jour est une communion à part ; c'est votre communion solennelle : solennelle par l'éclat qui l'environne, solennelle par la présence de vos chers parents et de vos amis, solennelle surtout parce qu'elle accompagne la rénovation des vœux de votre baptême, cette profession publique, personnelle et libre de votre foi chrétienne, que vous ferez ce soir aux fonts baptismaux en présence de toute la paroisse.

Aussi je voudrais vous dire quels sentiments tout particuliers doivent remplir votre cœur au moment de cette communion.

* *

D'abord une *foi* très vive et une *adoration* profonde. Dites à Jésus : « Mon bon Jésus, je crois fermement que sous cette petite hostie que je vais recevoir, c'est vous-même qui êtes présent par le plus grand des miracles de votre toute-puissance qui guérissait les malades et ressuscitait les morts ; vous, avec votre divinité toute belle, toute bonne, infinie ; vous, avec votre corps que vous avez sacrifié pour le monde sur la croix ; vous, avec votre sang répandu jusqu'à la dernière goutte afin de purifier les péchés de la terre ; vous, avec votre âme si aimante, si compatissante, si miséricordieuse. Je vous y adore pour mon Créateur, mon Sauveur et mon souverain Maître. Acceptez cet acte de foi et d'adoration, comme l'expression fidèle des sentiments de mon cœur, et par la vertu de cette communion faites que cette foi que j'affirmerai publiquement ce soir, soit la foi de ma jeunesse, de mon âge mûr, de ma vieillesse, de toute ma vie, comme elle est la foi de mon enfance. »

Ayez aussi les sentiments d'une ferme *espérance* et d'une *confiance* filiale. Dites à Jésus : « Mon bon Jésus, vous allez vous donner à moi, vous allez me fortifier par votre présence, vous allez me nourrir de vous-même. Mais est-ce que toute puissance ne vous a pas été donnée au ciel et sur la terre ? Aussi avec vous dans mon cœur, je suis

sûr d'être fidèle aux vœux de mon baptême, malgré les tentations du monde et du démon. »

Dites encore à Jésus : « Mon bon Jésus, vous êtes vraiment le Dieu infiniment bon et infiniment aimable, puisque vous voulez rester et vivre avec nous pour nous aider dans nos besoins, nous consoler dans nos peines, nous fortifier dans nos luttes. Aussi je vous *aime* et vous désire, à mon tour, de tout mon cœur, par-dessus toutes choses, par-dessus tous les plaisirs, toutes les vanités, toutes les frivolités du monde, auxquelles je vais renoncer pour toujours, afin que mon cœur vous appartienne entièrement. »

Dites en finissant : « Mon bon Jésus, malgré mon jeune âge, je vous ai déjà offensé par mes désobéissances, par mes mensonges, par mes colères. Oui, si jeune, je vous ai fait de la peine, je vous ai fait pleurer quelquefois, comme j'ai fait pleurer ma mère. Mais je vous en demande humblement pardon et je me propose avec votre secours, que vous allez me donner abondamment dans cette communion, d'être désormais fidèle à toutes les obligations de mon baptême, quoi qu'il puisse m'en coûter. Et puis, considérez que je suis comme vous le fils de la T. S. Vierge Marie, à qui je vais me consacrer aujourd'hui. A cause de votre mère si pure, si sainte, si belle, qui est aussi ma mère et toute ma vie, accueillez-moi miséricordieusement malgré mes fautes. »

Mes enfants, avec ces sentiments de foi, d'espérance, de charité, d'humilité, approchez-vous avec joie de Jésus qui vous aime ; car, je vous en donne l'assurance, dans ces conditions, votre communion solennelle sera ce qu'elle doit être : le gage, la promesse, la certitude de votre fidélité aux vœux de votre saint baptême ; dans ces conditions, le vœu que va faire le prêtre en déposant sur vos lèvres la sainte hostie, s'accomplira certainement : le corps de Notre-Seigneur gardera votre âme pour la vie éternelle. *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam. Amen.*

II

Après la Communion

Mes chers enfants,

Que de fois vos bons parents, votre père et votre mère, vous ont recommandé de dire *merci* quand vous receviez quelque chose, quand ils vous donnaient votre pain ou qu'un ami vous offrait une gâterie !

Eh bien ! vous venez de recevoir le plus grand des dons : Jésus s'est donné à vous tout entier, avec toutes les richesses de sa divinité et tous les mérites de son humanité. Aux yeux de Dieu, pour votre éternité, pour la seule chose qui compte en somme puisque tout le reste passe, vous avez plus reçu que si un puissant de la terre vous eût donné un palais entouré d'un vaste domaine ou que si un riche de ce monde eût mis des millions entre vos mains.

Aussi, après la communion, le premier mouvement de tout communiant doit être un vif sentiment de reconnaissance et sa première parole un merci du cœur. Et c'est pourquoi nous appelons cet instant l'action de grâces. Oui, remerciez Jésus d'être venu dans votre âme, surtout en ce moment de votre communion solennelle, parce que, en plus des grâces que répand toute communion, celle-ci vous apporte un bienfait spécial, celui de la force, du courage, de l'énergie dont vous aurez souvent besoin dans la vie, afin de résister victorieusement aux tentations et de rester attachés à vos devoirs de chrétiens, qu'en ce jour vous allez promettre d'observer fidèlement à l'avenir. Et puis, pour que cette reconnaissance soit encore plus agréable au divin Jésus, priez les anges et les saints, qui sont vos frères, d'unir leur merci au vôtre ; priez surtout Marie, notre bonne maman du ciel, de remercier avec vous. N'est-ce pas ainsi que cela se passe sur la terre ? Est-ce que votre maman ne remercie pas avec vous quand on vous fait un cadeau ? D'autant que jamais action de grâces n'a été si douce au cœur de Dieu que celle qui sortit des lèvres de la T. S. Vierge, quand elle dit pour la première fois son *Magnificat*.

Mais à la reconnaissance il faut ajouter autre chose. Quand on aime, on veut être aimé ; quand le cœur se donne, il veut qu'on se donne en retour ; quand vous enlacez le cou de votre maman de vos petits bras, vous ne voulez pas qu'elle se retire de vous, mais bien sentir ses caresses répondre à vos caresses. Ainsi l'amour de Jésus appelle votre amour. Il s'est livré à vous, livrez-vous à lui. Il vous a donné son corps, son âme et sa divinité ; donnez-lui votre corps, votre sang, votre âme, votre vie tout entière. Offrez-vous à lui, dès ce matin, du fond du cœur, comme vous le ferez à la cérémonie de ce soir publiquement, avec l'intention que cette offrande, que cette donation, que cette consécration de tout vous-mêmes soit irrévocable, à la vie et à la mort.

Enfin, mes chers enfants, priez avec pleine confiance. Je vous le disais tout à l'heure : vous êtes riches de tous les trésors de Jésus, puisque vous êtes riches de Jésus lui-même. Puisez à pleines mains dans ces trésors pour les répandre autour de vous.

Dernièrement, un des grands maîtres actuels de la musique, Camille Bellaigue, racontait un bien joli souvenir de sa communion solennelle. Comme il sortait de l'église, la main dans la main de son papa, ils rencontrèrent l'illustre musicien Charles Gounod. Le père demanda au grand artiste de bénir son enfant. — « Non ! reprit Gounod, aujourd'hui, c'est à lui de me donner sa bénédiction, car il porte le bon Dieu. » Et il s'agenouilla devant lui pour recevoir les faveurs divines dont les mains du petit communiant étaient pleines.

Mes enfants, que grâce à vos prières le Jésus que vous portez répande aujourd'hui abondamment ses bienfaits.

Priez d'abord pour vous-mêmes : demandez-lui

avec la certitude d'être exaucés les grâces temporelles et spirituelles dont vous avez besoin, mais surtout, comme j'y ai déjà insisté et comme j'y insiste encore, la grâce de tenir votre serment de vivre suivant les maximes de l'Evangile.

Priez-le pour vos chers parents : pour votre père et votre mère qui vous ont donné la vie, le pain et l'éducation, au prix de beaucoup de sacrifices ; pour vos frères et sœurs : pour les aînés afin que cette fête ranime leur ferveur ; pour les plus jeunes afin qu'ils goûtent votre bonheur un jour ; pour vos parrains et vos marraines qui vous ont consacrés à Dieu ; pour tous, pour les vivants et pour les morts. Hélas ! peut-être plus d'un parmi vous n'a pas la joie d'avoir à cette fête son père, ou un frère aîné, ou sa mère, ou la grand'mère qui tous se faisaient une fête d'assister à votre première communion. Qu'ils y assistent du haut du ciel !

Priez pour votre pasteur, qui, uniquement par amour pour Dieu, consacre sa vie à travailler au salut de vos âmes.

Priez pour toute cette paroisse, afin que l'exemple que vous y donnez aujourd'hui y rende la vie chrétienne toujours plus fervente.

* *

Je vous laisse, mes chers enfants, à votre action de grâces, de reconnaissance, d'offrande et de demande, en vous bénissant au nom de Jésus et de Marie, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

III

Pour la Consécration à la T. S. Vierge

MARIE EST NOTRE MÈRE

Mes chers enfants,

Avant que se termine ce beau jour de votre Communion solennelle, il vous reste à accomplir une cérémonie bien touchante : celle de votre consécration à la T. S. Vierge. Afin de conserver toujours dans votre cœur Notre-Seigneur que vous avez reçu ce matin, afin de demeurer toujours fidèles aux promesses que vous avez renouvelées à Vêpres, vous allez vous placer sous la protection toute-puissante de Marie et lui demander de se montrer toujours votre mère.

I

De tous les titres que la piété chrétienne décerne à la T. S. Vierge et qui nous parlent de sa miséricorde et de sa tendresse, il n'en est pas un qui remue plus doucement les fibres de notre cœur que celui de mère. Ce titre justifie tous les autres, ce doux nom que nous donnons à Marie explique tous les miracles de sa bonté et de sa puissance. Si elle est notre avocate auprès du souverain Juge, si elle est le refuge des pécheurs, la consolation des affligés, c'est parce qu'elle est notre mère, c'est parce que Dieu dont la Providence est admirable a voulu, dit S. Bernard, que la mère de son Fils fût également la nôtre. La Sainte Eglise a tellement à cœur que nous ne l'oubliions pas que dans les litanies de N.-D. de Lorette elle répète jusqu'à onze fois de suite le nom de mère : « Mère du Christ, mère de la divine grâce, mère très pure, mère très chaste, mère d'une pureté inviolable, mère sans tache, mère aimable, mère admirable, mère du Créateur, mère du Sauveur, mère du bon conseil. »

La Sainte Vierge est notre mère pour bien des raisons.

La première, c'est que N.-S. Jésus-Christ, son Fils unique, nous a adoptés pour ses frères, comme nous l'apprend S. Paul dans son Epître aux Romains. Parlant du Fils de Dieu, il nous dit qu'il est le premier-né de la multitude des chrétiens, ses frères, qui ne forment tous ensemble qu'une seule famille dont il est le chef : « *Primogenitus ex multis fratribus.* » Dans son Epître aux Hébreux, le même Apôtre nous dit que le Seigneur Jésus n'a pas rougi de nous appeler ses frères quand il disait à son Père : « J'annoncerai votre nom à mes frères. » Mais pourquoi invoquer le témoignage de S. Paul ? Est-ce que Notre-Seigneur lui-même ne nous donne pas ce doux nom de frères, quand, apparaissant à sainte Marie Madeleine après sa résurrection, il lui dit : « Ne me touchez pas, mais allez dire à mes frères que je suis ressuscité » ? Or si nous sommes les frères de Jésus-Christ, il s'ensuit que sa mère est la nôtre et que nous sommes ses enfants par adoption. Quelle vérité consolante pour nous !

Une seconde raison pour laquelle la Sainte Vierge est notre mère, c'est que, en qualité de chrétiens, nous sommes tellement un avec Jésus-Christ que nous sommes les membres de ses membres : *Membra de membro.* (I Cor., XII, 27). Cela est surtout vrai en ce soir de votre Communion solennelle, où, comme S. Paul, vous pouvez dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Or si vous ne faites qu'un avec Jésus-Christ, il en résulte naturellement que sa mère est la nôtre. « Oui, dit S. Augustin, Marie est assurément la mère des membres du Sauveur, car elle a coopéré à la nouvelle naissance que nous avons reçue dans le sein de l'Eglise. »

Mais la principale raison qui nous permet et nous fait un devoir d'appeler Marie notre mère, c'est que le Sauveur du monde, du haut de la croix, près de rendre le dernier soupir, nous l'a donnée pour telle et qu'elle nous a tous adoptés pour ses enfants. Vous connaissez tous cette scène admirable. S. Jean, le disciple que Jésus aimait, était avec Marie au pied de la croix. Alors, pressé par son amour, le Sauveur du monde adressa la parole à Marie, sa mère, et lui dit en lui désignant la personne de S. Jean : « Femme, voilà votre fils. *Mulier, ecce filius tuus.* » Ensuite s'adressant à son disciple, il lui dit en lui montrant Marie : « Voilà votre mère. *Ecce mater tua.* » Et dès ce moment, dit l'Evangile, le disciple recueillit Marie chez lui. Sur quoi S. Augustin fait ce pieux commentaire : « S. Jean, dit-il, n'est pas le seul qui ait eu part à ce don admirable fait par le Sauveur du monde en faveur de l'humanité... Mais, ce pri-

vilège si glorieux de devenir l'enfant de Marie n'appartient pas à lui seul. Nous étions tous en lui sur le Calvaire, il représentait l'humanité tout entière, de sorte que c'est à tous les chrétiens et à chacun de nous en particulier que Jésus a dit : « Voilà votre mère » et que c'est de chacun de nous qu'il a dit à Marie sa mère : « Voilà votre fils. » Et le Sauveur dispose si complètement de sa mère en notre faveur qu'il ne lui donne plus lui-même le nom de mère : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils, » comme s'il eût voulu cesser lui-même d'être son enfant pour que nous le devenions plus complètement. »

II

Marie est notre mère, mes enfants, quelle reconnaissance nous devons au Seigneur pour un pareil don ! Marie est notre mère, et cette mère est remplie de clémence, de compassion et de douceur pour tous ceux qui réclament son appui. Marie est notre mère et, comme une mère tendre et soucieuse, elle est toujours occupée à veiller sur nous qui sommes ses enfants, empressée à éloigner de nos âmes et de nos corps les dangers intérieurs et extérieurs qui pourraient menacer notre présent et notre avenir. Voyez comment à Lourdes et partout ailleurs, du reste, les misères multipliées de ses pauvres enfants émeuvent son cœur compatissant. Jamais nos vœux et nos prières ne la laissent insensible et indifférente ; toujours nos soupirs l'attendrissent et pour elle nos larmes ont une force à laquelle elle ne peut résister. Oh ! mes chers enfants, combien je m'estimerais heureux et combien je serais persuadé d'avoir travaillé efficacement à votre salut si je réussissais à vous convaincre que vous avez en Marie une mère qui vous aime, qui vous aime plus que ne peuvent vous aimer les personnes qui vous affectionnent le plus en ce monde, et qui ne demande qu'à vous donner des témoignages de son amour, une mère qui n'est pas seulement votre mère, mais qui est en même temps la mère de N.-S. Jésus-Christ, la mère de Dieu, toute-puissante sur son cœur pour nous obtenir les grâces dont nous avons besoin.

Allez donc en toute confiance vous agenouiller au pied de son autel et vous consacrer à elle. Demandez-lui de se montrer toujours votre mère et promettez-lui d'être toujours pour elle des enfants aimants, des enfants respectueux et dévoués. Vos mères de la terre sont là qui vous contemplent d'un œil ému ; oh ! comme elles vont vous accompagner de leurs prières et de leurs vœux au pied de l'autel de Marie ! Comme elles vont ratifier du fond du cœur le don que vous allez faire de vous-mêmes à cette bonne mère du ciel ! Elles se réjouissent à la pensée qu'elles ne seront plus seules désormais à veiller sur vous, mais que la T. S. Vierge partagera désormais leur amour et leur sollicitude à votre endroit. Les circonstances pourront vous séparer de votre mère de la terre, la mort — que ce soit le plus tard possible ! — finira par vous l'enlever ; mais Marie, votre mère du ciel, à qui vous allez vous consacrer, sous la protection de qui vos mères ici présentes sont heureuses de vous placer, Marie, elle, vous restera toujours, vous accompagnera partout pour vous guider, vous conseiller, vous protéger. Sous sa maternelle égide, votre pèlerinage terrestre s'accomplira en sécurité et un jour, sur le cœur de cette bonne mère, vous irez au ciel reposer sans retour. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

III

Mademoiselle, Monsieur,

La divine Providence est vraiment admirable dans le soin qu'elle prend de ses créatures. Je n'en connais pas de preuve plus convaincante que le spectacle auquel vous nous donnez la joie d'assister aujourd'hui.

Car vous ne vous étonnerez pas, j'en suis bien certain, que je me plaise à faire remonter jusqu'à Dieu lui-même le mérite de l'union que vous allez sceller entre vous dans un instant et que je vais être heureux de bénir.

Vous croyez, en effet, comme j'y crois moi-même, que rien, dans notre vie, n'arrive sans l'ordre ou la permission de Celui qui en est le maître. Si parfois il daigne employer des intermédiaires pour la réalisation de ses desseins, si, pour rapprocher deux existences qu'il veut unir, il en fait naître souvent la pensée dans un cœur ami, pour vous rapprocher l'un de l'autre et pour vous unir, il lui a plu au contraire de se passer de tout auxiliaire. Il a voulu garder pour lui seul de votre union tout le mérite et toute la gloire. Permettez-moi de vous en féliciter et laissez-nous nous joindre à vous dans une prière d'actions de grâces.

* *

La Sainte Ecriture nous dit que « la femme en qui s'allient la douceur, la grâce et la force de caractère, est comme un trésor précieux et que pour entrer en sa possession, il ne faudrait pas craindre d'aller jusqu'au bout du monde. » Pour trouver ce trésor, vous n'avez pas eu besoin, Monsieur, de faire un aussi long voyage. La Providence avait pris soin de la placer sur votre route et avait tout préparé pour qu'à cette rencontre vous vous reconnaissiez. Sous les charmes extérieurs de la jeune fille qui un jour captiva votre regard, vous avez su distinguer de rares qualités de cœur et d'esprit, une énergie de caractère et une maturité de jugement qui font cette femme supérieure dont l'Ecriture loue les vertus et la vie. C'était bien là celle dont vous rêviez de faire la compagne de votre existence. Elle avait conquis votre cœur.

Pendant le temps de vos fiançailles, vous avez pu l'apprécier mieux encore et vous dire que vous ne vous étiez point trompé. Mais vous l'apprécierez plus complètement encore au fur et à mesure que les circonstances viendront donner aux vertus de votre épouse l'occasion de s'affirmer près de vous et de s'épanouir à votre foyer.

Quant à vous, Mademoiselle, vous savez la valeur de celui auquel vous allez donner votre vie. Déjà vous avez entendu tous ceux qui le connaissent vanter sa droiture d'âme, sa loyauté, son amour du travail et du devoir. Vous avez connu les remarquables succès par lesquels il s'est déjà distingué. Vous n'ignorez pas de quelle estime et de quelle sympathie l'entourent ses chefs comme